

FRANZ BARTELT

LA MORT
D'EDGAR

nouvelles

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

- LES FIANCÉS DU PARADIS, *roman*, 1995.
LA CHASSE AU GRAND SINGE, *roman*, 1996.
LE COSTUME, *roman*, 1998.
LES BOTTES ROUGES, *roman*, 2000.
LE GRAND BERCAIL, *roman*, 2002.
CHARGES COMPRISES, *roman*, 2004.
LE JARDIN DU BOSSU, *roman policier*, 2004 (« Série Noire », n° 2717). (« Folio Policier », n° 434). Inédit.
LE BAR DES HABITUDES, *nouvelles*, 2005. Bourse Goncourt de la Nouvelle 2006. (« Folio », n° 4626).
CHAOS DE FAMILLE, *humour noir*, 2006/ (« Série Noire »).
PLEUT-IL ?, *essai*, 2007.
PETIT ÉLOGE DE LA VIE DE TOUS LES JOURS, 2009. (« Folio 2 € », n° 4954).

Aux Éditions du Mercure de France

- SIMPLE, *roman*, 1999.

Aux Éditions Quorum

- D'UNE ARDENNE ET DE L'AUTRE, *chroniques*, 1997.
MASSACRE EN ARDENNES, avec Alain Bertrand, *roman*, 1999.

Aux Éditions Finn

- LES MARCHEURS, *chroniques*, 1998.
SUITE À VERLAINE. *Photographies de J.-M. Lecomte*, 1999.

Aux Éditions Traverses

- AUX PAYS D'ANDRÉ DHÔTEL. *Dessins de Daniel Casanave*, 2000.

Suite des œuvres de Franz Bartelt en fin de volume

LA MORT D'EDGAR

FRANZ BARTELT

LA MORT
D'EDGAR

nouvelles

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2010.*

Extrait de la publication

La mort d'Edgar

Dans le canton, tout le monde avait reçu le même courrier bordé d'un liseré noir :

« François Boadec a l'immense douleur de vous faire part du décès de son jeune frère, Edgar, à l'âge de vingt-deux ans. Lundi matin à la chapelle Saint-Antoine, une cérémonie d'adieu sera célébrée par le père Zoume. Le défunt sera inhumé dans le caveau de famille des Boadec, au cimetière de Neuville. »

Suivaient quelques recommandations de l'âme du défunt à Dieu et l'adresse personnelle de François Boadec, au lieu-dit La Croix des Fiancés, une clairière au milieu de la forêt. C'était un homme qui ne se mêlait pas aux habitants de la petite ville. Il ne descendait à l'épicerie qu'une fois par semaine, le vendredi. Après quoi, il passait au bureau de tabac, achetait ce qu'il fallait pour enfumer l'hectare de terre sylvestre où il vivait.

Comme le bar se trouvait sous le même toit que le bureau de tabac, il ne manquait pas de vider un verre de vin rouge, sans toutefois trop adresser la parole aux autres consommateurs. Il paraissait perdu dans une perpétuelle rêverie. Il avait l'air d'un poète. En beaucoup plus intelligent. En plus mali-

cieux, surtout. Les gens avaient le sentiment qu'il se moquait d'eux. Peut-être se croyait-il supérieur au commun des mortels. Pensaient-ils. On ne l'aimait pas. Il était le dernier d'une famille qui s'était installée dans le pays quelques années avant la guerre.

« Je ne savais pas que Boadec avait un jeune frère ! s'exclama Maurice Carlier, le maire, en brandissant l'enveloppe sous le nez de son épouse.

— Je ne savais pas non plus », dit sa femme dans un accès inhabituel de modestie.

Comme elle avait été institutrice, elle relut le faire-part avec un soin sévère. Elle fut déçue de n'y déceler aucune faute d'orthographe ou de syntaxe. Cela augmenta la méfiance dans laquelle elle avait toujours inexplicablement tenu la famille Boadec.

« François Boadec a bien cinquante ans, dit-elle, en faisant mine de réfléchir à haute voix. S'il a un frère de vingt-deux ans, la différence est d'une trentaine d'années, si je ne m'abuse... »

Son mari confirma le calcul.

« Jamais entendu parler de cet Edgar. Il n'est pas inscrit sur les listes électorales, ça, j'en suis sûr. Ça sort d'où, ce truc ? J'aurais l'intuition d'une plaisanterie que ça ne m'étonnerait pas de la part de Boadec. Il est bizarre.

— Je l'ai toujours dit, qu'il était bizarre ! » dit Mme Carlier, sûre d'elle et de ce dont elle était capable de se souvenir.

La mort d'Edgar alimentait les conversations. Comme on était vendredi, jour où Boadec venait au ravitaillement, il y eut à l'épicerie beaucoup plus de clients que d'habitude. Chacun s'interrogeait sur le bien-fondé de présenter ou non ses condoléances.

« Ne vous étonnez pas si vous me voyez prendre part à son chagrin, prévint l'épicière. Dans le commerce on est tenu à soutenir la fidélité de la clientèle. Je lui dirai une formule. Je ne peux pas faire moins. Un homme qui laisse trois billets tous les vendredis, il n'a même pas besoin d'être en deuil pour qu'on le respecte. »

Son attitude fit l'unanimité. Personne n'aimait François Boadec, mais personne n'avait de vraies raisons de lui en vouloir. Il se tenait à l'écart, c'est tout ce qu'on pouvait lui reprocher.

« Un môme de vingt-deux ans, fauché par la mort, c'est dur, tout de même, faut être franc, déplora quelqu'un.

— C'est ce que je dis toujours, vingt-deux ans, c'est trop tôt ! Quand on y pense, dites-moi si c'est pas vrai, vingt-deux ans, on y arrive vite. On est là, tout élevé, un diplôme en poche, des habits à la mode, et, berlaffe la panse en l'air, faut partir pour l'autre monde, sans avoir pris sa part de plaisir.

— Sa part d'emmerdes aussi, attention ! Durer dans la vie, ça n'a pas que des avantages ! Des fois, on se dit que pour ce qu'on fait de soi à la longue, il aurait mieux valu claquer à vingt-deux ans ! Vingt-deux ans, c'est le bel âge. On n'a pas eu le temps d'avoir des mauvais souvenirs. Ni d'en laisser. Pas vrai ? »

Au café-tabac, les consommateurs chantaient une chanson identique. Ils buvaient juste un peu plus que d'ordinaire, mais c'était pour le bon motif. Ils n'avaient pas eu besoin de se concerter pour être décidés, individuellement, à respecter les convenances.

« Il ne dit pas grand-chose, d'accord, mais il n'est pas chien de boire un verre en compagnie. Et depuis combien d'années ? Depuis combien d'années ? Dites un chiffre, pour voir !

— Vingt ans ?

— Vingt-quatre ! Vingt-quatre ans ! Ça en fait des litres, si on compte bien ! Au bout de vingt-quatre ans, moi je considère que c'est un compagnon de route. Il a droit à la compassion générale. »

Furent évoqués également la mort prématurée d'Edgar, le bel âge, la cruauté du destin, l'ignorance dans laquelle chacun se trouve du lendemain, les frais d'obsèques, l'assurance-vie, la certitude qu'on est mieux sur terre que dessous et ainsi de suite jusqu'à commander une nouvelle tournée, acte de vivants bien vivants, et consolation liquide, quasi universelle.

Quand François Boadec se présenta à l'épicerie, on estima qu'il avait bien du courage de faire ses courses dans un moment aussi douloureux. On le remercia pour le faire-part, on promit de se déranger pour l'enterrement.

Au café-tabac, l'alcool et les solidarités de comptoir aidant, les condoléances prirent un tour plus cérémonieux. Les plus sensibles ne reculèrent pas devant l'accolade et les tapes dans le dos. Il n'y eut pas de larmes, mais ce fut de justesse.

« On n'avait pas la chance de connaître votre jeune frère, dit Louis Peignot, le mécanicien.

— Maman l'a fait juste avant de mourir, révéla Boadec. Elle n'était plus en âge pour ce genre de maladie. Elle a voulu le garder. Et puis voilà ce qui arrive. Il n'a pas trop tardé à la rejoindre. »

C'était la première fois depuis vingt-quatre ans qu'il leur adressait aussi longuement la parole. Aussi le contemplèrent-ils avec une admiration toute neuve. Sans doute qu'il souffrait terriblement pour se livrer de la sorte à des gens qui ne lui étaient rien.

« Je l'ai élevé moi-même, poursuivit Boadec. J'avais trente et un ans quand il est né. C'était une époque où je me trouvais en pleine activité. Je voyageais beaucoup. Mais j'ai tenu à veiller personnellement à son éducation. Par la suite, il a eu les meilleurs professeurs. Tous m'ont affirmé qu'ils voyaient en lui un génie. En tout cas, un être d'exception.

— C'est d'autant plus triste qu'il soit passé, alors, constatait quelqu'un.

— Triste, dit Boadec, le mot est faible. Je vous le dis, mes amis, je suis accablé. »

Il les avait appelés « mes amis ». Ils en chaviraient d'émotion et de gratitude. Ils se disaient que c'est dans des moments comme ceux-là que l'homme compte ses amis. Ils étaient fiers d'en être. Le vin et la bière où ils humectaient leurs lèvres leur parurent avoir meilleur goût. Certains songeaient déjà à organiser une collecte. Intérieurement, ils hésitaient encore entre l'achat d'une belle plaque ou celui d'une belle gerbe. La belle gerbe, c'est beau, mais ça ne dure pas. Alors qu'une belle plaque, en beau marbre, avec une belle gravure en belles lettres bien dorées, ça fait plus d'usage que les fleurs fraîches. Dès que Boadec serait reparti, ils en discuteraient. Il y en aurait pour jusqu'au soir. À chaque fois, c'était pareil. Et à la fin, ils voteraient tous pour la belle plaque. Comme toujours. Forcément. Parce que c'est logique et que des fleurs fraîches, de toute façon, il y en a plein les champs autour du cimetière.

« Mais il est mort de quoi, votre frère, monsieur Boadec, pour qu'il soit mort si jeune ? demanda Kevin, le boulanger.

— Il est mort de sa belle mort, dit Boadec.

— Il était malade, au moins ?

— Non. Tout allait bien. Il est mort tout d'un coup.

— Il a bien dit quelque chose ! Il avait mal quelque part !

La tête, on a souvent mal à la tête quand on va mourir ! C'est le minimum !

— Non, je vous dis. Pas un mot. Il écoutait une chanson de Gloria Lasso à la radio et il est mort.

— Il n'est certainement pas mort de ça », conjectura le boucher, qui était aussi adjoint au maire.

François Boadec ne refusa pas les tournées de vin qu'on lui offrit. Il avait l'air heureux de recevoir des marques de sympathie et d'amitié. Les buveurs ne savaient pas quoi inventer pour alléger sa peine. Ils lui passaient et lui repassaient le bol de cacahuètes. Assez maladroitement, car le regard de Boadec s'assombrit :

« Edgar adorait les cacahuètes... »

Le patron du bistrot débloqua un bocal d'olives. Il eut le tact de les choisir noires. Boadec donna l'impression d'apprécier le geste. Ils étaient tous autour de lui, à bourdonner gravement, à l'assurer de leurs sentiments les meilleurs, à lui promettre de suivre le pauvre enfant jusqu'à sa dernière demeure, à proposer leurs services.

« Je n'ai besoin de rien, soupira Boadec. Je me suis occupé de tout. J'ai fait venir un cercueil de Larcheville. La compagnie des pompes funèbres assurera la prestation habituelle. Edgar aurait beaucoup aimé un enterrement très simple, sobre. Avec ce qu'il faut, évidemment. Sans trop de solennité. Les musiques qu'il préférait l'accompagneront tout au long de la messe. Ah, mes amis, je ne sais comment vous remercier de tout ce que vous auriez pu faire pour moi ! »

Il eut un de ces sourires endeuillés, qui leur alla droit au cœur comme une récompense. Puis il serra des mains, se laissa étreindre par des bras. Le boucher le saisit aux épaules et, la voix brisée par le vin de Moselle, il dit :

« M'sieur Boadec, je verrai le maire personnellement. Je lui demanderai de faire un discours sur la tombe de votre frère.

— Est-ce bien utile ? gémit Boadec.

— M'sieur Boadec, continua le boucher, le discours est à l'enterrement ce que la cire est au parquet. Ça donne du brillant. Dans la vie, il ne faut jamais regarder à mettre un peu de lustre. Moi, à Noël, je décore le magasin, je fais une crèche, je mets des guirlandes aux carcasses, je fais clignoter les rôtis. Ça paraît oiseux et superflu, mais cette nuance de lustre, ça marque le coup. Et c'est jamais que Noël ! Noël, ça revient tous les ans ! Pour moi, si y a bien une occasion où il faut absolument marquer le coup, c'est l'enterrement d'un être cher ! Parce que là, vous le savez aussi bien que moi, ça ne se présente pas deux fois, y a pas de session de rattrapage, comme à Noël. Croyez-moi. »

En tant qu'élu, le boucher était un homme de parole. Il plaida son idée de discours auprès du maire, lequel sollicita l'avis de sa femme, Mme Carlier, dont il était de notoriété qu'en qualité d'institutrice elle savait des choses qu'ignorent les élèves, même quand ils ont quitté l'école depuis trente ans.

« Il faut que tu fasses un discours, dit-elle. C'est bon pour ton image. Un maire doit occuper le terrain. »

Elle n'en dit pas plus. Le maire se grattait la tête. Il ne connaissait pas bien les Boadec. Et pas du tout le défunt Edgar. La mort dans l'âme, il se résolut à passer un coup de fil à François Boadec, afin de « nourrir le petit mot officiel » qu'il avait l'intention de prononcer sur « le cercueil de votre malheureux et regretté Edgar ».

Après diverses phrases d'étonnement et s'être déclaré confus de l'honneur, François Boadec répondit avec cour-

toisie aux questions du maire. Une fois le téléphone raccroché, il mit de la musique de cirque sur le vieil électrophone et il mangea du pain et du camembert, assis près du cercueil. Ses pensées allaient toutes vers Edgar. C'était des pensées mélancoliques. Elles disaient : « Mon frère », « Mon petit frère », « Mon cher petit frère ». Elles disaient combien il est triste de perdre un être aussi affectueux. C'était des pensées classiques dans un moment pareil.

Tout le dimanche, sous l'œil imperturbable de sa femme, le maire transpira à la rédaction de son discours. Mme Carlier lui avait articulé, syllabe après syllabe, en y mettant le ton et la caverne, le discours prononcé par André Malraux à l'occasion du transfert des cendres de Jean Moulin au Panthéon. Elle avait lu également une sélection des oraisons funèbres de Bossuet.

« Il y a des idées à prendre là-dedans », disait-elle en tapotant le volume.

Il y en avait, en effet. Le maire, qui n'avait jamais eu que les idées de sa femme à se mettre sous la lampe, en convenait volontiers.

À l'heure de l'enterrement, le village avait voulu prouver qu'il était capable de se mobiliser quand la cause en valait la peine, et la chapelle était pleine à craquer. Le père Zoume avait fait rajouter des chaises. Le visage dans les mains, François Boadec se recueillait, calé au fond d'un fauteuil Voltaire du plus beau rendu dans cette chapelle vouée à sainte Rita, patronne des causes désespérées.

« Nous allons, dit le père Zoume, commencer cette cérémonie par une des musiques que le défunt aimait à entendre. Il s'agit de *La Samba des otaries*. »

C'était un disque de la vieille génération. Il grésilla pour

prévenir. *La Samba des otaries* éclata sous les voûtes. C'était un peu gai pour l'occasion, de l'avis général. Un peu trop dansant. François Boadec, dont le chagrin était surveillé par deux cents paires d'yeux, eut un demi-sourire ému. Son index battait la mesure sur l'accoudoir du fauteuil. Les mains jointes, le menton dans la poitrine, le père Zoume priait en cadence. Après *La Samba des otaries*, il y eut le *Quadrille des déménageurs trapus*, un morceau sans mélancolie et qui frappait comme une chute dans les escaliers. Par la suite, le père Zoume aligna des généralités sur la mort, sur le ciel, sur le repos de l'âme, sur tout ce qu'il faut savoir pour se présenter au meilleur de sa forme spirituelle devant Dieu le père, son Fils et le Saint-Esprit. Et il invita le maire à lui succéder devant les fidèles.

Le maire avait suivi les conseils de Mme Carlier. Il y avait du Victor Hugo dans son texte. Il comparait l'éternité à une morne plaine, le froid de la mort à la retraite de Russie. À toutes fins utiles, il avait mis des cendres un peu partout, comme du poivre sur un steak. Mme Carlier lui avait soufflé des mots et des tournures qui garantissent le sérieux de la pensée. Il parla donc de descente au tombeau, de gloire héroïque, de fleur de l'âge fauchée en plein élan. Il fut moins convaincant dans une digression où il abordait la « croissance contrariée ». Il se rattrapa, du moins en termes de prestige, en évoquant la moissonneuse noire et obscure, l'heure ténébreuse du trépas, le tintement lugubre du glas se mêlant au sinistre présage des corbeaux s'abattant sur les sapinières où croît le bois dont on fait les cercueils. Comme Mme Carlier tenait beaucoup à mettre à contribution le verbe gésir, d'un emploi si délicat qu'en cas de malheur il est réservé à l'élite du corps enseignant, le message du maire se terminait par ces

mots, somptueux et parfaitement compréhensibles, malgré la complication ultime d'un double subjonctif :

« Celui qui gésit parmi nous, il gésira maintenant, là où gésissent ceux qui depuis le premier gisant ont été appelés à gésir ! Qu'il gésisse en paix ! Que la paix gésisse avec lui ! »

En d'autres lieux, ce discours eût suscité des salves d'applaudissements, des cris d'approbation, tout un enthousiasme populaire. En regagnant sa place, le maire interrogea sa femme d'un regard inquiet. Elle cligna les yeux en esquissant un sourire. Il avait été parfait. Il n'avait pas buté sur le verbe gésir, si rare que même les passionnés de grasses matinées le méconnaissent tout à fait.

« Gésir, c'est la cerise sur le gâteau », avait-elle dit la veille, avec gourmandise.

Les administrés bombaient le torse, heureux d'avoir mis à leur tête une personne aussi compétente que M. Carlier. Ce fut avec un zèle démultiplié que chacun se précipita pour bénir le corps et jeter son obole dans la corbeille prévue à cet effet. Ne sachant quoi faire pour rendre un hommage un rien personnalisé au défunt, plusieurs anciens combattants saluèrent, la main à l'endroit prévu pour le calot, et les yeux plissés menu, pour tenir les larmes à l'abri.

« Les larmes, c'est personnel ! » leur répétait l'adjudant, autrefois.

Le convoi mortuaire s'étira sur la route du cimetière, à travers un paysage champêtre du meilleur style. Les enterrements étaient une des trop rares circonstances où l'on pouvait tout à loisir admirer ce paysage de vallons aux lignes claires, aux bosquets rétrécis comme des gloriettes au coin des pâtures. On prenait le temps de compter les vaches, d'observer les oiseaux, de noter la progression d'un taillis. Dans

ces contrées, l'horizon est plus fin qu'ailleurs, plus subtil. L'herbe se frotte au bleu du ciel et paraît s'y diluer. Il semble qu'en marchant assez longtemps, un homme décidé finirait par monter à pied vers le soleil.

Au cimetière, tout le monde s'accorda à reconnaître que le fossoyeur avait fait un beau trou. Il avait mis dans son coup de pelle tout ce qu'il y avait de bon en lui. Le maire lui serra la main et l'invita à boire un verre après la cérémonie. À la campagne, les gens ont de l'estime pour les fosses excavées avec soin et respect pour ce qu'elles contiendront, surtout si c'est du mort.

Sur un trépied, il y avait une petite photo du défunt.

« Est-ce Edgar ? demanda le maire, qui se sentait déjà un peu de la famille.

— C'est lui, oui », murmura François Boadec.

Le portrait n'était pas très net, mais il semblait manifester qu'Edgar n'avait pas été gâté par la nature. C'était un garçon d'une laideur insupportable. Des petits yeux sombres et enfoncés profondément sous les arcades sourcilières, deux grosses narines à trous verticaux, un sourire saturé de dents espacées.

« La photo n'est pas très bonne », s'excusa Boadec.

Le village défila devant la tombe. Tout le monde jeta un coup d'œil à la photo. Les plus sensibles détournèrent le regard. D'autres maîtrisèrent mal une grimace. Une vieille, sourde comme un vase funéraire, dit trop fort à sa voisine :

« Il est mort jeune, mais il n'est pas mort beau ! »

François Boadec baissa la tête et se tourna. Ses épaules étaient secouées de soubresauts. Il pleura longtemps, avec violence, mais en silence. Une fois ou deux, il laissa échapper des gloussements terribles. On le vit nettement tituber. Il fut

à un pas de dégringoler dans le trou. Le maire se précipita et l'attrapa par le coude :

« Monsieur Boadec, calmez-vous ! Ce n'est qu'un mauvais moment à passer ! »

François Boadec repoussa l'aide du maire et donna libre cours à son chagrin pendant de longues minutes, si fort, qu'il semblait hurler de rire, qu'il se pliait comme sous le supplice, se tenant les côtes, se frappant la poitrine à coups de poing. Son cri emplissait l'espace ouvert du cimetière et allait se perdre dans les champs, comme une explosion. La foule demeurait figée. Les anciens se signaient en tremblant. Ils en avaient pourtant vu des gens souffrir. Mais jamais autant que cet homme-là. On sentait qu'il pouvait tout d'un coup s'ouvrir en deux, de haut en bas, comme sous le tranchant d'une hache. Séparé de lui-même, divisé par la peine. D'un côté, ce qui de lui était mort avec ce frère qui partait pour toujours. De l'autre côté, ce qu'il lui fallait de vie et d'énergie encore pour perpétuer la mémoire du défunt et en témoigner aussi longtemps que possible.

Certains se demandaient tout de même comment il était possible d'autant regretter un être si disgracieux. Certes, il était jeune, et c'est émouvant, de mourir jeune, mais il fallait être honnête, il n'inspirait ni la compassion, ni la sympathie, ni même un vague sentiment humain.

« C'était un monstre, ce jeune homme, chuchota quelqu'un.

— Peut-être qu'il n'était seulement pas photogénique, répondit quelqu'un d'autre.

— À ce point, ce n'est pas permis ! Il y a un minimum.

— La photo ne prend pas sur tout le monde. C'est un peu comme la teinture. Y a des cheveux pour et y a des cheveux où ça prend pas.

— Non, je crois qu'il était moche, et voilà tout.

— Moche ou pas moche, il est mort, et ça met fin aux poursuites... »

Quand François Boadec se fut repris, il pivota et présenta au public une figure tuméfiée par le chagrin. Ses yeux étaient rouges, ses joues luisaient des traces de larmes essuyées, et qui s'épandaient jusqu'au menton, jusqu'aux oreilles. Une dernière secousse, comme un accès contenu de rire, le crispa dans un rictus piteux, qu'il accentua en se mordant la lèvre inférieure.

« Excusez-moi, mes amis, dit-il. C'est nerveux. »

Puis il remercia les uns et les autres, mentionnant particulièrement M. le maire dont les paroles inspirées, disait-il, marqueraient sa mémoire jusqu'à la mort.

« Je vous demanderai, d'ailleurs, monsieur le maire, si vous y consentez, de me fournir une copie de ce texte magnifique, en souvenir de mon brave petit frère Edgar. Vous avez su trouver les mots chaleureux, simples et sophistiqués, érudits et populaires, qui frappent le cœur et se gravent dans l'esprit. Pour ce magnifique discours, je demanderai à toute l'assistance de vous applaudir. Je suis sûr que si Edgar était parmi nous, il ne se serait pas interdit de vous faire un triomphe. »

Il lança lui-même le signal des applaudissements. Les gens hésitèrent, puis ils firent ce qu'on leur demandait. François Boadec tendit le bras vers M. Carlier. Le maire salua, un peu comme au cirque. Quand le vacarme diminua d'un cran, il dit :

« Puisque vous me faites l'honneur d'applaudir mon discours, je voudrais associer à ce succès ma femme, Mme Carlier, dont je reconnais parmi vous nombre d'anciens élèves. En qualité d'institutrice émérite, elle m'a épaulé dans la

rédaction de cet hommage qu'on peut qualifier, malheureusement, de post-mortem. »

La femme du maire eut droit, elle aussi, à une ovation. Elle l'accueillit, en faisant la modeste, ce qui lui conférait un air emprunté. Elle eut un geste qui pouvait signifier : « Vous savez, qui peut le plus peut le moins. » Et elle se réfugia derrière son mari, le regard fixant les lointains ruraux et le trait velouté de l'horizon.

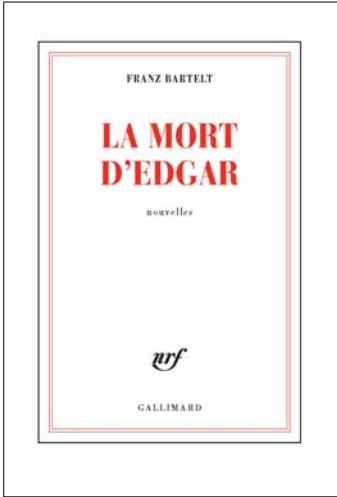
Le fossoyeur jeta la première pelletée de terre. Le cercueil sonna le creux. La foule se dispersa lentement, comme à regret, car il faisait beau. Les conversations roulaient beaucoup sur la laideur du défunt. La tombe était encore trop fraîche, et personne n'osait porter des jugements définitifs ou ironiques. Par sécurité, on ne se moque des morts qu'après s'être éloignés sérieusement du cimetière. Les dissertations seraient pour le bistrot ou en famille, entre amis, devant un verre, quand il est normal de se laisser aller à ce qu'on pense des choses.

Le lendemain, le journal publia un faire-part de remerciements où François Boadec se disait touché des marques de fraternité que lui avaient adressées les habitants de Neuville. Presque tout le monde découpa ce morceau de prose mortuaire et le glissa dans l'album de famille, entre les photos de vacances et celles du dernier Noël. Plus tard, le boucher se permit de prendre une photo de la tombe d'Edgar. La lumière était légèrement rasante et mettait en valeur la plaque offerte par les clients du café-tabac et de l'épicerie. Il en commanda des tirages pour ceux qui le voulaient. De temps en temps, un villageois qui passait au cimetière se recueillait sur un des siens fleurissait un peu la tombe d'Edgar Boadec. Quand il y en a pour un, il y en a pour deux. Le maire en personne montait là-haut. C'était un lieu où l'attirait le souvenir vani-

*Achevé d'imprimer
sur Roto-Page
par l'Imprimerie Floch
à Mayenne, le 18 février 2010.
Dépôt légal : février 2010.
Numéro d'imprimeur : 75313.*

ISBN 978-2-07-012859-4 / Imprimé en France

173503



La mort d'Edgar

Franz Bartelt

Cette édition électronique du livre *La mort d'Edgar*
de *Franz Bartelt*
a été réalisée le 10/02/2010 par les Editions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé
d'imprimer en mars 2010 (ISBN : 9782070128594)
Code Sodis : N43064 - ISBN : 9782072405587
Numéro d'édition : 173503